

Vie de Napoléon

Stendhal



Le Livre du divan, 1930

Exporté de Wikisource le 13/01/2014

TABLE DE LA VIE DE NAPOLÉON

Préface Chapitre I. — Naissance de Bonaparte. Sa famille. Le collège de Brienne. L'école militaire. Il repasse en Corse Chapitre II. — Rôle de Bonaparte en Corse Chapitre III. — Le siège de Toulon. Bonaparte revient à Paris. Son mariage avec Joséphine Chapitre IV. — Guerre d'Italie Chapitre V. — Bonaparte et Venise Chapitre VI. — Bonaparte et le Directoire Chapitre VII. — Idées politiques de Bonaparte Chapitre VIII. — Portrait de Bonaparte Chapitre IX. — Son retour en France Chapitre X. — Expédition d'Égypte Chapitre XI. — Suite du même sujet Chapitre XII. — Justification de la conduite de Bonaparte en Égypte Chapitre XIII. — Suite du même sujet Chapitre XIV. — Retour en France Chapitre XV. — Réception en France Chapitre XVI. — Idées de Bonaparte à la veille du 18 brumaire Chapitre XVII. — Sieyès Chapitre XVIII. — Le 18 brumaire Chapitre XIX. — État de la France au 18 brumaire Chapitre XX. — Dictature de Bonaparte Chapitre XXI. — Réorganisation de la France Chapitre XXII. — Le Concordat. Le Code Chapitre XXIII. — Constitution de l'An VIII. Politique extérieure Chapitre XXIV. — La machine infernale Chapitre XXV. — Conspiration de Pichegru. Affaire du capitaine Wright Chapitre XXVI. — Suite du même sujet Chapitre XXVII. — Mort du duc d'Enghien Chapitre XXVIII. — Suite du même sujet Chapitre XXIX. — Suite du même sujet Chapitre XXX. — Bonaparte et les Bourbons Chapitre XXXI. — Mort du duc d'Enghien Chapitre XXXII. — Projet de descente en Angleterre Chapitre XXXIII. — Campagne de Prusse Chapitre XXXIV. — Napoléon et Alexandre Chapitre XXXV. — Campagne de Wagram Chapitre XXXVI. — De l'Espagne Chapitre XXXVII. — Entrevue de Bayonne Chapitre XXXVIII. — Suite du même sujet Chapitre XXXIX. — Insurrection de Madrid, Abdication du roi Charles. État de l'Espagne Chapitre XL. — Parallèle de la conduite de Napoléon avec l'Espagne et de celle des Anglais avec Napoléon Chapitre XLI. — Convention de Bayonne. Joseph reconnu roi d'Espagne. Guerre d'Espagne Chapitre XLII. — Suite de la guerre d'Espagne Chapitre XLIII. — Transition Chapitre XLIV. — L'administration Chapitre XLV. — Le duc de Bassano Chapitre XLVI. — Suite de l'administration Chapitre XLVII. — Suite Chapitre XLVIII. — Des ministres Chapitre XLIX. — Suite des ministres Chapitre L. — La Légion d'Honneur Chapitre LI. — Du Conseil d'État Chapitre LII. — De la cour Chapitre LIII. — De l'armée Chapitre LIV. — Suite de l'armée Chapitre LV. — Projet de guerre contre la Russie Chapitre LVI. — Guerre de Russie Chapitre LVII. — Retraite de Russie Chapitre LVIII. — Leipzig Chapitre LIX. — Mesures intérieures. Soulèvement de la Hollande Chapitre LX. — Faiblesse de l'entourage de Napoléon Chapitre LXI. — Création de la garde nationale. Lassitude générale Chapitre LXII. — Revue de la garde nationale dans la cour des Tuileries (24 janvier 1814) Chapitre LXIII. — Idée sur Paris Chapitre LXIV. — Congrès de Châtillon Chapitre LXV. — Campagne de France Chapitre LXVI. — Marche des Alliés sur Paris Chapitre LXVII. — Prise de Paris Chapitre LXVIII. — Entrée des Alliés à Paris Chapitre LXIX. — Intrigues de Talleyrand Chapitre LXX. — Faiblesse des ministres de l'empereur Chapitre LXXI. — Conversations chez le prince de Talleyrand Chapitre LXXII. — Napoléon se replie sur Fontainebleau Chapitre LXXIII. — Marmont Chapitre LXXIV. — Déposition de Napoléon Chapitre LXXV. — Constitution. Les ministres de Louis XVIII Chapitre LXXVI. — Fautes du gouvernement de Louis XVIII Chapitre LXXVII. — Servilité des ministres Chapitre LXXVIII.

— La charte Chapitre LXXIX. — Violations de la charte Chapitre LXXX. — Continuation du même sujet Chapitre LXXXI. — Suite Chapitre LXXXII. — Retour à l'ancien régime Chapitre LXXXIII. — Les biens nationaux Chapitre LXXXIV. — Napoléon à l'île d'Elbe Chapitre LXXXV. — Retour de l'île d'Elbe Chapitre LXXXVI. — Jugement sur Napoléon Chapitre LXXXVII. — Conclusion

PRÉFACE

Nam neque te regni summa ad fastigia vexit Lucinae favor et nascendi inglorius ordo, Vivida sed bello virtus tutataque ferro Libertas. Aldrich, 1669, 50, 497.

Les auteurs de cette Vie en 300 pages in-8° sont deux ou trois cents. Le rédacteur n'a fait que recueillir les phrases qui lui ont semblé justes.

Comme chacun a une pensée arrêtée sur Napoléon, cette Vie ne peut satisfaire entièrement personne. Il est également difficile de satisfaire les lecteurs en écrivant sur des objets ou très peu, ou trop intéressants.

Chaque année qui va suivre va fournir de nouvelles lumières. Des personnages célèbres mourront ; on publiera leurs mémoires. Ce qui suit est l'extrait de ce qu'on sait le 1^{er} février 1818.

D'ici à cinquante ans, il faudra refaire l'histoire de Napoléon tous les ans, à mesure que paraîtront les mémoires de Fouché, Lucien, Réal, Regnault, Caulaincourt, Sieyès, Le Brun, etc., etc.

CHAPITRE PREMIER

Quelle partie du monde habitable n'a pas ouï les victoires de ce grand homme et les merveilles de sa vie ? On les raconte partout ; le Français qui les vante n'apprend rien à l'étranger, et quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche d'être demeuré beaucoup en dessous. Bossuet : *Oraison funèbre du prince de Condé*.

J'écris l'histoire de Napoléon pour répondre à un libelle. C'est une entreprise imprudente puisque ce libelle est lancé par le premier talent du siècle contre un homme qui, depuis quatre ans, se trouve en butte à la vengeance de toutes les puissances de la terre. Je suis enchaîné dans l'expression de ma pensée, je manque de talent et mon noble adversaire a pour auxiliaire tous les tribunaux de police correctionnelle. D'ailleurs, indépendamment de sa gloire, cet adversaire jouissait d'une grande fortune, d'une grande renommée dans les salons de l'Europe et de tous les avantages sociaux. Il a flatté jusqu'à des noms obscurs, et sa gloire posthume ne manquera pas d'exciter le zèle de tous ces nobles écrivains toujours prêts à s'attendrir en faveur des infortunes du pouvoir, de quelque nature qu'il soit. L'abrégé qui suit n'est pas une histoire proprement dite, c'est l'histoire pour les contemporains témoins des faits.

Le 15 août 1769, Napoléon naquit à Ajaccio de Charles Bonaparte et de Letitia Ramolini. Son père, qui ne manquait pas de talents, servit sous Paoli et, après que la France eut occupé l'île de Corse, fut plusieurs fois député de la noblesse. Cette famille est originaire de Toscane et particulièrement de la petite ville de San Miniato où elle a été établie pendant plusieurs siècles. L'historien Mazzucchelli fait mention de plusieurs Bonaparte qui se sont distingués dans les lettres. En 1796, il y avait encore un Bonaparte à San Miniato ; c'était un chevalier de Saint-Étienne, riche et fort considéré, qui se faisait gloire de sa parenté avec le jeune conquérant de l'Italie. Lorsque Napoléon était puissant, des flatteurs trouvèrent ou fabriquèrent des preuves qui le faisaient descendre des tyrans de Trévise dans le moyen âge ; prétention probablement aussi peu fondée que celle des émigrés qui cherchaient à le faire regarder comme sorti des derniers rangs du peuple. Sa sœur aînée fut élevée à Saint-Cyr. Ce fait seul prouve que cette famille appartenait à l'ancienne noblesse.

Le nom de Napoléon est commun en Italie ; c'est un des noms adoptés par la famille des Orsini et il fut introduit dans la famille Bonaparte par une alliance, contractée dans le xvi^e siècle, avec la maison Lomellini^[1].

Le comte de Marbeuf vint commander en Corse, et s'attacha à M^{me} Letitia Bonaparte. Il obtint pour Napoléon une place au collège de Brienne ; Napoléon y entra fort jeune. Il s'y distingua par ses dispositions pour les mathématiques, et par un amour singulier pour la lecture, mais il offensa ses maîtres par l'opiniâtreté avec laquelle il refusa d'apprendre le latin suivant les méthodes ordinaires. Ce fut en vain qu'on voulut le forcer à apprendre par cœur des vers latins et les règles du rudiment ; il ne voulut jamais faire de thèmes ni parler cette langue. Pour le punir de son obstination, on le retint dans le collège un an ou deux de plus que les autres élèves. Il passa

ces années dans la solitude et le silence ; jamais il ne se mêlait aux jeux de ses camarades ; jamais il ne leur adressait une parole. Rêveur, silencieux, solitaire, il était connu entre eux par sa manie d'imiter les manières et jusqu'au langage des grands hommes de l'antiquité. Il affectait surtout les phrases courtes et sentencieuses des Lacédémoniens. Un des malheurs de l'Europe, c'est que Napoléon ait été élevé dans un collège royal, c'est-à-dire en un lieu où une éducation sophistiquée et communément donnée par des prêtres est toujours à cinquante ans en arrière du siècle. Élevé dans un établissement étranger au gouvernement, il eût peut-être étudié Hume et Montesquieu ; il eût peut-être compris la force que l'opinion donne au gouvernement.

Napoléon fut admis à l'École Militaire. On trouve dans les journaux du temps que, lors d'une des premières ascensions que Blanchard fit en ballon, au Champ-de-Mars, un jeune homme de l'École Militaire voulut forcer la consigne et fit tout au monde pour monter dans la nacelle : c'était Bonaparte.

On n'a encore recueilli que peu d'anecdotes sur cette époque de sa vie. On parlait de Turenne ; une dame disait : « J'aimerais mieux qu'il n'eût pas brûlé le Palatinat. » — « Qu'importe, reprit-il vivement, si cet incendie était nécessaire à ses desseins. » Napoléon n'avait alors que 14 ans.

En 1785, il subit son examen pour entrer dans l'artillerie. Sur 36 places d'officiers vacantes, il mérita la 12^e et fut sous-lieutenant au régiment de La Fère. On trouve à côté de son nom, dans la liste des renseignements fournis par les professeurs : « Corse de caractère et de nation, ce jeune homme ira loin, s'il est favorisé par les circonstances. »

La même année, Napoléon perdit son père qui mourut à Montpellier. Ce malheur fut en quelque sorte réparé par l'extrême tendresse que lui voua son grand-oncle Lucien, archidiacre d'Ajaccio. Ce vénérable vieillard réunissait une grande connaissance des hommes à une rare bonté. On dit qu'il découvrit les talents extraordinaires de son petit-neveu et qu'il pronostiqua de bonne heure sa future grandeur.

Il paraît que, durant les premières années que Napoléon fut au service, il partageait son temps entre ses devoirs de lieutenant, et les fréquentes visites qu'il faisait à sa famille. Il composa une histoire de la Corse, et l'envoya à l'abbé Raynal à Marseille ; le célèbre historien approuva l'ouvrage du jeune officier, lui conseilla de l'imprimer, et ajouta que ce livre resterait. On ajoute que Napoléon donna à son travail la forme d'un mémoire pour le gouvernement ; ce mémoire fut présenté et est probablement perdu pour toujours (1790).

La Révolution commençait ; on détruisit Saint-Cyr. Napoléon alla chercher sa sœur pour la ramener en Corse ; comme ils passaient sur le quai de Toulon, ils furent sur le point d'être jetés à la mer par la populace qui les poursuivait avec les cris de : « À bas les aristocrates ! À bas la cocarde noire ! » Napoléon s'apercevant que c'était un ruban noir au chapeau de sa sœur que ces dignes patriotes prenaient pour une cocarde noire s'arrêta, détacha le ruban et le jeta par-dessus le parapet. En 1791, il fut nommé capitaine en second au quatrième régiment d'artillerie. L'hiver de la même année, il repassa en Corse et y forma un régiment de volontaires dont on lui permit de prendre le commandement sans renoncer à sa place de capitaine. Il eut occasion de montrer du sang-froid et du courage dans une rixe qui s'éleva entre son régiment et la garde nationale d'Ajaccio ; il y eut quelques hommes de tués et beaucoup de trouble dans la ville. La France déclara la guerre au roi de Sardaigne ; le jeune capitaine donna la première marque de son audace militaire en prenant possession des petites îles qui gisent entre la Corse et la Sardaigne.

↑ Le passage suivant de l'histoire de la maison Orsini par Sansovino peut amuser un instant : « *Ma molli più jurono i Napoleoni, peiche in tutti i tempi gli orecchi italiani, o nella*

pace, a nella guerra, udirono questa nobilissima voce in nomini segnalati. » Lib. II, p. 20.

CHAPITRE II

Napoléon se lia intimement avec le célèbre Paoli et avec Pozzo di Borgo, jeune Corse plein de talent et d'ambition. Depuis ils se sont portés tous les deux une haine mortelle. Les amis de Napoléon prétendent que, devinant par les ordres qu'il voyait donner à Paoli, que l'intention du vieux général était de se révolter contre la France, il se permit de combattre ce dessein par des remontrances si hardies qu'elles le conduisirent en prison. Il s'échappa, s'enfuit dans les montagnes, mais il tomba dans une troupe de paysans attachés au parti contraire et qui le ramenèrent à Pozzo di Borgo. Celui-ci résolut de se débarrasser d'un rival dangereux, en le livrant aux Anglais. Cet ordre, qui pouvait jeter Bonaparte en prison pour une partie de sa jeunesse, n'eut pas son effet, parce que les paysans qui le gardaient, touchés de pitié, ou gagnés par lui, souffrirent qu'il s'échappât. Cette seconde fuite eut lieu la nuit même du jour où il devait être transporté à bord d'un vaisseau anglais qui croisait sur la côte. Cette fois il parvint à gagner la ville de Calvi. Il y trouva deux commissaires français auxquels il découvrit les desseins de Paoli et de Pozzo di Borgo. Bientôt après, il quitta la Corse et rejoignit l'armée de Nice, dont son régiment faisait partie.

CHAPITRE III

Il fut chargé de surveiller les batteries entre San Remo et Nice. Bientôt après, il eut une mission pour Marseille et les villes voisines ; il fit arriver à l'armée diverses munitions de guerre. On l'envoya pour le même objet à Auxonne, La Fère et Paris. Comme il traversait le Midi de la France, il rencontra une guerre civile entre les départements et la Convention (1793). Il paraissait difficile d'obtenir de villes actuellement en révolte ouverte contre le gouvernement, les munitions nécessaires aux armées de ce même gouvernement. Napoléon parvint à remplir son objet, tantôt en appelant au patriotisme des insurgés, et tantôt en profitant de leurs craintes. À Avignon, quelques fédéralistes voulurent l'engager à se joindre à eux ; il répondit qu'il ne ferait jamais la guerre civile. Tandis qu'il était retenu dans cette ville par les devoirs de sa mission, il eut occasion d'observer la complète incapacité des généraux des deux partis, royalistes et républicains. On sait qu'Avignon se rendit à Carteaux qui, de mauvais peintre, était devenu pire général. Le jeune capitaine fit un pamphlet qui tournait en ridicule l'histoire de ce siège ; il l'intitula : *Déjeuner de trois militaires à Avignon* (1793)^[1].

À son retour de Paris à l'armée d'Italie, Napoléon fut employé au siège de Toulon. Il trouva l'armée de siège toujours sous les ordres de Carteaux, général ridicule, jaloux de tout le monde et aussi incapable qu'entêté.

L'arrivée de Dugommier et de quelques renforts changea l'aspect du siège. Dans une lettre de cet habile général de la Convention, il donne des éloges au citoyen Bonaparte^[2], commandant de l'artillerie, pour sa conduite dans l'affaire où fut pris le général O'Hara.

Toulon fut emporté et Bonaparte élevé au grade de chef de bataillon. Peu après, il montrait à son frère Louis les travaux du siège ; il lui faisait remarquer un terrain où une attaque maladroite de Carteaux avait occasionné à l'armée républicaine une perte aussi considérable que peu nécessaire. Le sol était encore déchiré par les boulets ; les fréquentes élévations de terre fraîchement remuée montraient la quantité des corps qu'on avait enterrés ; des débris de chapeaux, d'habits, d'armes leur permettaient à peine de marcher : « Tenez, jeune homme, dit Napoléon à son frère, apprenez, par cette scène, que, pour un militaire, c'est autant une affaire de conscience que de prudence, d'étudier profondément son métier. Si le misérable qui a fait marcher ces braves gens à l'attaque avait su son métier^[3], un grand nombre d'entre eux jouiraient maintenant de la vie et serviraient la République. Son ignorance les a fait périr, eux et des centaines d'autres, dans la fleur de la jeunesse et au moment où ils allaient acquérir de la gloire et du bonheur. »

Il prononça ces paroles avec émotion et presque les larmes aux yeux. Il est étrange qu'un homme, qui avait naturellement ces vifs sentiments d'humanité, ait pu se faire, dans la suite, le cœur d'un conquérant.

Bonaparte était chef de bataillon et commandant de l'artillerie de l'armée d'Italie. C'est en cette qualité qu'il fit le siège d'Oneglia (1794). Il proposa au général en chef Dugommier un plan pour l'invasion de l'Italie ; c'est ce plan dont le destin lui réservait l'exécution à lui-même.

Il fut fait général de brigade ; mais, peu après, comme sa manière d'être et ses talents offusquaient tous les généraux de l'armée, ils écrivirent à Paris et le firent nommer à un

commandement dans la Vendée. Napoléon avait de l'horreur pour la guerre civile, où l'énergie semble toujours barbare. Il courut à Paris ; là, il trouva que non seulement on l'avait changé d'armée, mais encore qu'on l'avait fait passer de l'artillerie dans la ligne. Aubry, président du comité militaire, ne voulut pas écouter ses réclamations. On lui refusa jusqu'à la permission de passer en Orient. Il resta plusieurs mois à Paris sans emploi et sans argent. Ce fut alors qu'il se lia avec le célèbre Talma, qui commençait aussi sa carrière, et qui lui donnait des billets de spectacle, quand il pouvait en obtenir.

Napoléon était au comble du malheur. Il fut tiré de cette oisiveté sans espérance, qui choquait si fort son caractère, par Barras qui l'avait apprécié au siège de Toulon. Ce directeur lui donna le commandement des troupes qui devaient défendre la Convention contre les sections de Paris. Les dispositions prises par le jeune général assurèrent à la Convention une victoire facile. Il chercha à effrayer les citoyens de Paris et évita de les tuer (5 octobre 1795, 13 vendémiaire). Cet important service fut payé par la place de général en second de l'armée de l'Intérieur^[4]. Il rencontra chez Barras M^{me} de Beauharnais ; elle donna quelques louanges à sa conduite ; il en devint éperdument amoureux. C'était une des femmes les plus aimables de Paris ; peu de personnes ont eu plus de grâce, et Napoléon n'était pas gâté par ses succès auprès des femmes. Il épousa Joséphine (1796), et, bientôt après, au commencement du printemps, Barras et Carnot le firent nommer général en chef de l'armée d'Italie.

↑ *Le Souper de Beaucaire* imprimé à Avignon en 1793. N. D. L. E.

↑ *Moniteur* du 7 décembre 1793. C'est la première fois que le *Moniteur* nomme Bonaparte, dont il imprime le nom ainsi : le citoyen Bona-parte.

↑ Peut-être : son affaire.

↑ Voir le rapport de Barras à la Convention, *Moniteur*.

CHAPITRE IV

Il serait trop long de suivre le général Bonaparte aux champs de Monte-notte, d'Arcole et de Rivoli. Ces victoires immortelles doivent être racontées avec des détails qui en fassent comprendre tout le surnaturel^[1]. C'est une grande et belle époque pour l'Europe que ces victoires d'une jeune République sur l'antique despotisme ; c'est pour Bonaparte l'époque la plus pure et la plus brillante de sa vie. En une année, avec une pauvre petite armée qui manquait de tout, il chassa les Allemands des rivages de la Méditerranée jusqu'au cœur de la Carinthie, dispersa et anéantit les armées sans cesse renaissantes que la maison d'Autriche envoyait en Italie, et donna la paix au continent. Aucun général des temps anciens ou modernes n'a gagné autant de grandes batailles en aussi peu de temps, avec des moyens aussi faibles et sur des ennemis aussi puissants^[2]. Un jeune homme de 26 ans se trouve avoir effacé en une année les Alexandre, les César, les Annibal, les Frédéric. Et, comme pour consoler l'humanité de ces succès sanglants, il joint aux lauriers de Mars l'olivier de la civilisation. La Lombardie était avilie et énervée par des siècles de catholicisme et de despotisme^[3]. Elle n'était qu'un champ de bataille où les Allemands venaient le disputer aux Français. Le général Bonaparte rend la vie à cette plus belle partie de l'empire romain et semble en un clin d'œil lui rendre aussi son antique vertu. Il en fait l'alliée la plus fidèle de la France. Il la forme en république, et, par les institutions que ses jeunes mains essaient de lui donner, accomplit en même temps, ce qui était le plus utile à la France et ce qui était le plus utile au bonheur du monde^[4].

Il agit dans toutes les occasions en ami chaud et sincère de la paix. Il mérita cette louange qui ne lui a jamais été donnée d'être le premier homme marquant de la République française qui mît des limites à son agrandissement et cherchât franchement à redonner la tranquillité au monde. Ce fut une faute sans doute, mais elle partait d'un cœur trop confiant et trop tendre aux intérêts de l'humanité et telle a été la cause de ses plus grandes fautes. La postérité qui apercevra cette vérité dans tout son jour, ne voudra pas croire, pour l'honneur de l'espèce humaine, que l'envie des contemporains ait pu transformer ce grand homme en monstre d'inhumanité^[5].

La nouvelle république française ne pouvait vivre qu'en s'entourant de républiques. L'indulgence que le général Bonaparte montra au pape lorsque, Rome étant entièrement en son pouvoir, il se contenta du traité de Tolentino et du sacrifice de cent tableaux et de quelques statues, lui fit beaucoup d'ennemis à Paris. Il fut obligé d'exécuter, neuf ans plus tard et avec beaucoup de danger, ce qu'il pouvait faire alors avec six mille hommes. Le duc de Lodi (Melzi), vice-président de la république italienne, homme intègre et qui aimait vraiment la liberté, disait que Napoléon conclut la paix de Campo-Formio en opposition directe avec les ordres secrets du Directoire. Il était chimérique de croire à aucune paix solide entre la nouvelle république et les vieilles aristocraties de l'Europe^[6].

↑ En attendant mieux, voir l'*Histoire de la guerre*, par le général Dumas, l'*Histoire des campagnes d'Italie*, par le général Serran, et surtout le *Moniteur* et l'*Annual Register*.

↑ Voir *Tite Live*, liv. IX, p. 242 (Trad. de Bureau de la Malle, t. IV, éd. de Michaud,

1810).

↑ Voir le *comment* de ceci dans le tome XVI de M. de Sismondi, p. 414.

↑ Un peu plat cette fin.

↑ Voir tous les livres anglais, même les plus estimés de 1800 à 1810, et, ce qui est encore moins généreux, les *Considérations* de M^{me} de Staël, composées après les massacres de Nîmes.

↑ Stendhal avait d'abord écrit : « les vieilles *dynasties* de l'Europe ». Puis il changea *dynasties* par *aristocraties* en ajoutant en note : « *dynasties*, plus vrai et moins clair ». N. D. L. É.

CHAPITRE V

Vaut-il la peine de rapporter les objections des gens qui se croient délicats et qui ne sont que faibles ? Ils disent que le ton avec lequel le général Bonaparte offrit la liberté aux Italiens, était celui de Mahomet prêchant l'Alcoran le sabre à la main. Les convertis étaient loués, protégés, comblés d'avantages ; les infidèles livrés sans pitié au pillage, aux exécutions militaires, à tous les fléaux de la guerre. C'est lui reprocher d'avoir employé de la poudre pour faire partir ses canons. On lui objecte la destruction de Venise. Mais fut-ce donc une république qu'il détruisit ? C'était un gouvernement inique et avilissant, une aristocratie à chef faible, comme les autres gouvernements de l'Europe sont des aristocraties à chef fort. Ce peuple aimable a été choqué dans ses habitudes ; mais la génération suivante eût été mille fois plus heureuse sous le royaume d'Italie. Il est assez probable que la cession des États de Venise à la maison d'Autriche était un article secret des préliminaires de Leoben, et que les causes qui furent alléguées dans la suite, pour faire la guerre à la République, ne furent que des prétextes^[1]. Le général français entra en négociation avec des mécontents, afin de pouvoir occuper la ville sans coup férir. À ses yeux, il était utile à la France d'avoir la paix avec l'Autriche. Il était maître de Venise, puisqu'il la prit. Il n'était pas chargé de faire le bonheur de Venise. La patrie avant tout. Dans tout cela il n'y a qu'un reproche à faire au général Bonaparte : il ne voyait pas les choses aussi haut que le Directoire^[2].

↑ Beaucoup de *furent*.

↑ Pour voir Napoléon en Italie sous un vrai jour, il faut monter son âme par un volume de Tite Live. On se purifie ainsi de toutes les petites idées modernes et fausses.

CHAPITRE VI

On reproche à Napoléon d'avoir corrompu pendant sa campagne d'Italie, non pas la discipline, mais le caractère moral de son armée. Il encouragea parmi ses généraux le pillage le plus scandaleux^[1]. Oubliant le désintéressement des armées républicaines, ils furent bientôt aussi rapaces que les commissaires de la Convention. M^{me} Bonaparte faisait de fréquents voyages à Gênes, et mit, dit-on, en sûreté cinq ou six millions. En cela, Bonaparte fut criminel envers la France. Quant à l'Italie, des pillages cent fois plus révoltants encore n'auraient pas été un prix excessif pour l'immense bienfait de la renaissance de toutes les vertus. C'est un argument des aristocrates que celui des crimes qu'entraîne une révolution. Ils oublient les crimes qui se commettaient en silence avant la Révolution.

L'armée d'Italie donna le premier exemple de soldats se mêlant du gouvernement. Jusque-là, les armées de la République s'étaient contentées de vaincre ses ennemis. On sait qu'en 1797, il se forma, dans le conseil des Cinq-Cents, un parti opposé au Directoire^[2]. Les projets des meneurs pouvaient être innocents, mais certainement leur conduite les exposait au soupçon. Quelques-uns étaient royalistes, on ne peut en douter ; la plupart peut-être n'avaient d'autre intention que de mettre un terme au gouvernement arbitraire et à la scandaleuse corruption du Directoire. La marche qu'ils adoptèrent, fut de retirer les impôts au gouvernement et de soumettre ses dépenses à une enquête rigide. Le Directoire, de son côté, profitant des effets de ce plan d'attaque, répandit dans les armées que toutes les privations qu'elles éprouvaient, étaient l'effet de la trahison du Corps Législatif qui cherchait à détruire les défenseurs de la Patrie pour pouvoir ensuite rappeler librement les Bourbons. Le général en chef de l'armée d'Italie encouragea publiquement ces bruits dans une proclamation à ses troupes. Cette armée osa envoyer des adresses au gouvernement. Elle se permettait des reproches, aussi peu mesurés qu'inconstitutionnels, contre la majorité du Corps Législatif. Le dessein secret de Bonaparte était de suivre ces adresses et de marcher sur Paris avec une partie de son armée sous prétexte de défendre le Directoire et la République, mais, dans le fait, pour s'arroger une part principale dans le gouvernement. Ses projets furent renversés par la révolution du 18 fructidor, qui eut lieu plus tôt et plus facilement qu'il ne le croyait (4 septembre 1797, 18 fructidor an V). Cette journée qui détruisit complètement le parti opposé au Directoire, lui ôta tout prétexte de passer les Alpes. Il continua à parler des Directeurs avec le dernier mépris. L'incurie, la corruption et les fautes grossières de ce gouvernement faisaient le texte habituel de ses conversations. Il les terminait ordinairement en faisant remarquer aux généraux qui l'entouraient, que, si un homme parvenait à concilier la nouvelle manière d'être de la France à l'intérieur avec le gouvernement militaire, il pourrait facilement faire jouer à la République le rôle de l'ancienne Rome.

↑ La fortune de Masséna, d'Augereau, de... etc., etc., etc. Un chef de bataillon passe à Bologne, allant faire une expédition dans l'Apennin ; il n'avait pas même de cheval ; il repasse quinze jours après, il avait dix-sept charrettes chargées lui appartenant et trois voitures avec deux maîtresses. Les trois quarts des sommes pillées furent mangées dans le pays.

↑ Mémoires de Carnot.